



Sur la marchandisation de l'escalade sportive

Escalade, capitalisme et individualisme... Selon Gilles Rotillon, le succès des salles privées et les suites du déconventionnement des falaises sont des évolutions récentes majeures qui auront des conséquences sur la manière dont l'escalade sportive va continuer à se développer. Réflexion.

Que l'escalade sportive, celle qui a permis l'explosion du nombre de pratiquants dans le monde entier, ait donné lieu à une emprise marchande, c'est une évidence qu'il n'y a guère besoin de prouver. Il suffit de se promener dans les allées du Salon de l'escalade organisé depuis quelques années à Lyon puis à Grenoble, pour se rendre compte de la diversité des exposants (vêtements, chaussons, matériel technique (cordes, baudriers, assureurs, casques, ...), prises artificielles, ...) et de la concurrence qui se joue sur ces divers marchés entre tous ces fabricants. Et c'est un constat qui ne s'arrête pas à la France comme on s'en aperçoit rapidement en surfant sur internet.

Aussi la question n'est pas celle de l'existence de cette marchandisation de l'escalade et de ses marchés dérivés, mais celle de leur cause et de leurs effets. Je voudrais aborder ces questions ici en me limitant aux deux derniers événements majeurs qui sont l'émergence des salles privées dans le monde et les conséquences du déconventionnement des falaises en France. Car il me semble que ce sont deux des évolutions récentes qui risquent d'avoir le plus de conséquences sur la manière dont l'escalade sportive va continuer à se développer.¹

Le phénomène des salles privées

Il devient de plus en plus évident que l'escalade en salle devient une discipline très différente de l'escalade en milieu naturel. Que ce soit par la gestuelle très dynamique (pour ne donner qu'un exemple, le skate ou le run and jump n'existent guère sur rocher) ou par la forme des prises qui est souvent très géométrique et peu fréquente sur le rocher, quelle que soit sa matière.

Bien sûr, la technique et la force acquises en salle peuvent se transposer sur rocher, on le voit notamment à Fontainebleau par l'ouverture de nombreux blocs de haut niveau où la compression est

essentielle, une technique quasi-inexistante il y a moins de vingt ans. On le voit aussi par exemple avec William Bosi, reproduisant Burden of dreams sur prises artificielles pour le travailler ([ici](#)).

Mais un certain nombre de signes montrent une transformation en profondeur, non pas de l'escalade en tant que telle, comme activité physique, mais dans sa dimension culturelle et sociale. J'entends par là son rôle socialisateur, développant des liens entre pratiquants qui en font pour beaucoup, un mode de vie engageant tous ceux qui s'y adonnent avec passion. Une caractéristique tellement évidente qu'un grand nombre de grimpeurs et de grimpeuses pense faire une activité unique, ayant des valeurs qui lui sont propres et que la pratique de l'escalade permettrait de s'approprier (et pour certains que seule la pratique de l'escalade permettrait de s'approprier).

ON ESTIME AUJOURD'HUI À 500 000 EUROS L'INVESTISSEMENT NÉCESSAIRE À L'OUVERTURE D'UNE SALLE QUAND LES PREMIÈRES SE CONSTRUISAIENT POUR QUELQUES DIZAINES DE MILLIERS D'EUROS

Pourtant, comme toutes les activités humaines, l'escalade ne se développe pas hors de la société telle qu'elle est en ce début de 21^{ème} siècle, avec ses lignes de force et ses contradictions. L'explosion des salles d'escalade, non seulement en nombre et dans le monde entier, mais aussi en coûts d'investissement en sont un exemple. Il est loin le temps des premières salles créées par des grimpeurs passionnés (rarement des grimpeuses) dans un vieux hangar désaffecté. Maintenant ce sont des franchises commerciales, construisant des espaces dédiés, pour des coûts sans commune mesure avec ceux des premières salles. On estime aujourd'hui à 500 000 euros l'investissement nécessaire à l'ouverture d'une salle quand les premières se construisaient pour quelques dizaines de milliers d'euros, et la société Climb Up, créée par François Petit peut obtenir aujourd'hui des [prêts importants](#) et viser une centaine de salles en 2025. Son groupe compte 185 « collaborateurs » et a un directeur des ressources humaines et un directeur financier. Oui, le développement des salles est entré dans une nouvelle dimension et on peut se demander si ce passage du bricolage de passionnés à l'exploitation commerciale à grande échelle n'aura pas des conséquences sur ces fameuses valeurs que l'escalade prétend détenir.

On assiste ainsi à une évolution de la pratique en salles avec corde, où les enrouleurs prennent une place de plus en plus grande. La nouvelle salle qui vient d'ouvrir à Saint-Lazare dans une ancienne chapelle ne propose plus que ce type d'équipement, rendant inutile la recherche d'un compagnon de cordée pour l'assurage. Les enrouleurs eux-mêmes se perfectionnent. Un nouveau modèle, l'autobelay commercialisé par la société italienne Prograde autorise l'escalade en tête. L'objectif des salles proposant des enrouleurs c'est bien entendu d'attirer un plus grand nombre de clients (mot beaucoup plus adapté ici que grimpeur) qui n'ont pas besoin de chercher un compagnon d'assurage. La cordée, image de la solidarité et de la coopération qui ont toujours été considérées comme des valeurs de cette activité, disparaît du même coup. C'est pour l'instant le début de cette « évolution », et il n'est pas sûr que la cordée disparaisse progressivement, mais c'est une éventualité qui était inenvisageable il y a seulement quelques années et qui devient possible.

Mais il n'y a pas que l'évolution des salles qui pose des questions sur l'avenir de l'escalade. En milieu naturel aussi on constate des signes qui vont dans le même sens d'une emprise de plus en plus grande du marché.

©Jocelyn Chavy

L'irruption du marché dans l'équipement des falaises

Historiquement, l'escalade sportive, permise uniquement par l'équipement des falaises de manière systématique, transformant le statut de la chute, interdite en alpinisme en moyen de perfectionnement en escalade, a été l'œuvre des grimpeurs eux-mêmes. C'est en effet une spécificité de cette activité que le terrain de jeu dont elle a besoin ait été développé et financé par ses pratiquants, contrairement à pratiquement tous les autres sports dont les équipements (stades, piscines, gymnases, golfs, ...) sont financés par la collectivité et exigent des corps de métiers très spécialisés pour être construits. On peut

citer par exemple, le cas récent de Manikia en Grèce, où un groupe de grimpeurs français ont convaincu les habitants du village (une soixante) de participer à l'équipement de l'énorme potentiel du lieu, montant une association, Manikia project qui gère le site, où 350 grimpeurs grecs ont maintenant ouvert plus de 700 voies (fin 2022). Cette collaboration entre les grimpeurs et les habitants d'une région pour proposer l'escalade aux visiteurs a marqué dès le début l'éclosion de l'escalade sportive. Comme à Hauteroche, commencée d'être équipée en 1974 et ouverte en 1977 par la FSGT puis à Orpierre au début des années 1980, où tout le village est organisé autour de l'escalade.

C'EST D'AILLEURS SANS DOUTE LA SURESTIMATION DES RISQUES LIÉS À LA PRATIQUE DE L'ESCALADE SPORTIVE (NATURE ET NOMBRE) QUI INCITE TANT DE RESPONSABLES DE COLLECTIVITÉS TERRITORIALES OU D'INSTITUTIONS À INTERDIRE L'ESCALADE SUR LEURS TERRAINS

Or, depuis le déconventionnement des falaises par la FFME, celle-ci propose aux collectivités possédant un site propice à l'escalade un contrat d'entretien, censé les rassurer quant à la sécurité de l'activité. Mais, outre que cette initiative ne règle pas la question de la responsabilité qui avait été à l'origine du déconventionnement à la suite de l'accident de Vingrau², elle ouvre la porte à un nouveau marché pour des entreprises de travaux accros ou de BTP, conduisant à dessaisir les grimpeurs de la maîtrise de leur terrain de jeu et à gonfler les coûts d'entretien. C'est ainsi que la commune de Saffres s'était vu proposer un contrat d'entretien pour 12 000 euros par an, quand l'équipement de la falaise s'était fait pour 700 euros, conduisant la maire, pourtant favorable à l'activité, à interdire l'escalade, la commune n'ayant pas les moyens d'une telle dépense compte tenu de sa taille. Dans les régions où l'escalade est un facteur de développement touristique, comme l'Ardèche, la région Rhône-Alpes ou Marseille, l'entretien régulier des nombreuses falaises est hors de portée de l'action bénévole des grimpeurs, ce qui pousse à des appels d'offre en direction des entreprises, alors même que l'escalade sportive est une activité où la probabilité d'un accident est faible en proportion du nombre croissant de grimpeurs dans le monde entier. C'est d'ailleurs sans doute la surestimation des risques liés à la pratique de l'escalade sportive (nature et nombre) qui incite tant de responsables de collectivités territoriales ou d'institutions à interdire l'escalade sur leurs terrains.³ J'ai proposé dans un article précédent d'Alpine mag de construire une base de données sur les accidents en escalade sportive ([voir ici](#)) permettant d'objectiver les risques pour informer les décideurs de sa dangerosité réelle. Si le développement exponentiel de l'escalade dans le monde s'accompagnait de nombreux accidents graves, nul doute que les médias s'en empareraient et que les pratiquants cesseraient de croître.

Cette professionnalisation de l'équipement sépare les grimpeurs, qui deviennent de simples utilisateurs, d'un terrain de jeu qui leur est extérieur. Ce qui les incite à se comporter en consommateurs, critiquant un équipement jugé trop espacé, ou trop dense, ou inintéressant, (il y a beaucoup de motifs potentiels de réclamation), qu'ils n'ont pas contribué à créer. Ce comportement dit de « passager clandestin », classique lors de l'usage d'un bien public en accès libre et déjà observable⁴ en falaise dès l'origine de leur équipement bénévole, risque de devenir encore plus fréquent si ce sont des professionnels qui en sont les auteurs. On peut se montrer compréhensif devant l'action imparfaite d'un bénévole, on ne l'est plus du tout si c'est l'œuvre de professionnels.

C'est le capitalisme rigolo !

On connaît la fameuse apostrophe adressée par Bill Clinton à Georges H. W. Bush lors de la campagne présidentielle de 1992, « it's the economy stupid », pour lui signifier qu'il se trompait de cible en mettant l'accent sur son bilan militaire alors que les électeurs s'inquiétaient surtout de l'état de l'économie. Je la reprendrais bien volontiers ici légèrement modifiée⁵ pour insister sur la cause profonde de ce développement de la marchandisation qui, loin de ne concerner que l'escalade est au contraire un trait dominant du capitalisme contemporain.

Ce dernier est en crise profonde, exacerbant les inégalités au sein des nations, détruisant l'environnement et intensifiant le travail⁶. Il faut en chercher la cause dans une tendance à la baisse des gains de productivité, augmentant la difficulté, pour les milliards de dollars en quête d'investissements rentables, d'obtenir la rentabilité qu'ils estiment « normale ».

Pour desserrer cette contrainte, le capitalisme n'a que deux solutions qui sont d'ailleurs complémentaires et toutes deux mises en œuvre. La première c'est la financiarisation croissante de l'économie, permettant certes des rentabilités à court terme plus élevées, mais au risque (avéré) de crises financières successives dues à l'éclatement des bulles qui se révèlent finalement des impasses. La seconde c'est l'extension du rapport social capitaliste dans des secteurs où il restait limité.

LES BÉNÉVOLES ONT JOUÉ UN RÔLE D'INNOVATEUR, ÉVITANT AUX CAPITAUX EN ATTENTE DE PRENDRE LE MOINDRE RISQUE EN INVESTISSANT À PERTE DANS UNE ACTIVITÉ QUI SE SERAIT RÉVÉLÉE SANS AVENIR

Une extension soit géographique, mais aujourd'hui limitée à l'Afrique qui est le dernier territoire où le développement du capitalisme reste incomplet, soit en investissant des secteurs d'activité qui échappaient jusqu'alors à son emprise. Les trois plus importants sont ceux des loisirs (il s'agit ici de rendre rentable un temps qui ne participait pas à la création de valeur pour le capital⁷), du vivant avec le brevetage des gènes et l'apparition des pandémies qui fait de l'industrie pharmaceutique productrice de vaccins un acteur majeur, et des données personnelles grâce aux Nouvelles Technologies de l'Information et des Communications et au développement des réseaux dits sociaux.

L'escalade sportive est une de ces activités de loisir qui donne de nouvelles opportunités de rentabilité au capital. Le fait que les banques accordent des crédits importants pour financer des salles d'escalade (inconcevable il y a trente ans, quand les premières salles, peu nombreuses, étaient créées par des grimpeurs avec leurs économies) en est une preuve. Il faut bien voir que c'est l'activité bénévole des grimpeurs qui, en équipant les falaises, ont permis le développement d'une base suffisante de pratiquants pour qu'ensuite des capitaux en recherche de rentabilité y voient un débouché possible. Les bénévoles ont joué un rôle d'innovateur, évitant aux capitaux en attente de prendre le moindre risque en investissant à perte dans une activité qui se serait révélée sans avenir.⁸

Un parfum d'espoir ?

Devant ce tableau sombre d'une escalade future de plus en plus gangrenée par les forces du marché, il y a heureusement des contre-tendances qui laissent de l'espoir. On peut citer l'activité bénévole, tout particulièrement associative qui perdure malgré tout, mais aussi le lien pas encore brisé entre les structures commerciales existantes et l'escalade sportive. La plupart de ceux qui sont à la naissance de ce mouvement de commercialisation restent des grimpeurs. Climb Up c'est toujours François Petit et le salon de l'escalade doit tout à Eric Hatesse. De nombreuses salles cherchent à faire un lien entre leur offre sportive et le milieu naturel. Catherine Destivelle dirige une maison d'édition de livres sur la montagne et l'escalade. Toutes ces personnalités et bien d'autres n'ont pas encore été remplacées par des DRH et des directeurs financiers. On pourrait allonger la liste des exemples qui montrent que les « valeurs » de l'escalade comme la convivialité ou la coopération restent vivantes, mais je voudrais m'en tenir à un dernier exemple qui est peut-être celui qui rend le plus optimiste, celui de la compétition de haut niveau dans sa forme la plus extrême qu'on trouve aux Jeux Olympiques ou aux championnats du monde.

LES BÉNÉVOLES ONT JOUÉ UN RÔLE D'INNOVATEUR, ÉVITANT AUX CAPITAUX EN ATTENTE DE PRENDRE LE MOINDRE RISQUE EN INVESTISSANT À PERTE DANS UNE ACTIVITÉ QUI SE SERAIT RÉVÉLÉE SANS AVENIR

©Jocelyn Chavy

Pourtant suspectée de toutes les dérives et tout particulièrement de trahir « l'essence de l'escalade »⁹, la compétition a tout au contraire montré que l'entraide et la coopération existaient toujours même lors de ces événements les plus médiatisés. On peut le vérifier à chaque épreuve quand on voit les concurrents discuter entre eux des différentes méthodes possibles alors qu'ils sont évidemment concurrents pour la victoire. C'est la même ambiance que l'on trouve aux pieds des falaises dans les discussions entre grimpeurs qui ne se connaissent même pas. Cette attitude avait d'ailleurs surpris les officiels du CIO quand ils avaient vu ces discussions entre grimpeurs dans les épreuves organisées pour les convaincre d'inscrire l'escalade aux JO, certains s'inquiétant de cette entorse à la confrontation sportive « normale », basée sur la concurrence « libre et non faussée ».

Bien sûr, l'importance croissante des enjeux financiers que ne peut manquer de créer ces grands événements et les luttes de pouvoir entre fédérations¹⁰ sont loin de garantir que ces comportements, qui sont issus de toute l'histoire de la discipline et profondément ancrés chez les pratiquants, le restent à l'avenir. Mais pour l'instant ils sont toujours là, même dans cette professionnalisation des grimpeurs de haut niveau. L'escalade résiste encore à l'envahisseur.

Notes de bas de page

¹Pour un autre phénomène, celui de la création de professionnels de l'escalade, qui est aussi un signe de l'emprise du marché dans une activité où l'encadrement était au départ essentiellement sur une base bénévole dans des clubs, voir mon livre, *La leçon d'Aristote* aux éditions du Fournel.

²Tout particulièrement pour les propriétaires individuels privés qui n'ont pas demandé à voir de l'escalade sur leurs terrains et qui n'ont évidemment aucun intérêt à supporter des coûts d'entretien, mais c'est aussi le cas pour des collectivités territoriales possédant peu de falaises et n'y voyant donc pas une source de développement touristique important.

³Ce fut le cas à Étréchy dans l'Essonne où l'agence des espaces verts d'Ile de France refusait l'accès aux blocs proches du collège et du centre de loisirs et utilisés sans problèmes depuis plus de quarante ans par les enfants.

⁴Voir mon intervention sur ce sujet au colloque de 1989 à l'ENSA à Chamonix, publié dans les Actes du colloque aux éditions Actio.

⁵Je m'en voudrais de traiter les lecteurs d'*Alpine mag* d'idiots.

⁶Je reprends ici sous une forme très réduite l'analyse que je propose dans le texte que j'ai écrit (Les NTIC sauveront-elles le capitalisme ?) pour le livre *Humanité et numérique*, publié en avril 2023 aux éditions Apogée.

⁷Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si de plus en plus de grands événements sportifs se déroulent en Afrique, conciliant ainsi expansion géographique et développement du secteur des loisirs via le sport.

⁸C'est le même mécanisme qui fait que les investissements initiaux dans une technologie quelconque sont en général faits par des institutions publiques, type universités, c'est-à-dire financés par les contribuables, pour ensuite être repris par des capitaux privés qui en tirent tous les bénéfices quand ils s'avèrent capables de développer une large base d'utilisateurs, donc un marché rentable. C'est la martingale bien connue de la socialisation des pertes et de la privatisation des bénéfices.

⁹Voir le fameux Manifeste des 19, signé par 19 grimpeurs de haut niveau s'insurgeant contre la compétition et dont les prévisions inquiètes sont loin de s'être réalisées. Bien au contraire, si l'escalade de vitesse existe, elle reste très marginale, inintéressante pour la plupart des pratiquants et reléguée sur un strapontin aux prochains JO, alors que les 19 imaginaient uniquement une compétition dominée par le chronomètre. Ce qui domine dans les compétitions d'aujourd'hui, c'est d'abord la difficulté technique dont la recherche était selon les signataires du manifeste l'une des composantes de l'essence de l'escalade.

¹⁰La signature d'un accord entre la fédération internationale, l'IFSC et Eurosport pour une diffusion payante des épreuves ne va pas dans le bon sens. D'une part parce qu'elle rend l'IFSC dépendante des ressources permises par cet accord (et quand on voit les luttes que les droits de télévision engendrent dans les sports les plus médiatisés, on peut s'inquiéter que les mêmes dérives en découlent), et, d'autre part parce que la couverture télévisuelle fournie par Eurosport est loin de favoriser une popularisation de l'escalade.

